

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 80 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40,
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 20 Janvier 1867.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance Souveraine en date du 15 de ce mois M. Achille Tarenghi a été nommé Chancelier de la Légation de S. A. S. à Rome.

NOUVELLES LOCALES.

Lundi dernier, il y a eu au Palais un grand dîner, auquel le Prince, retenu dans Ses appartements par une légère indisposition, n'a pu assister.

En outre des Membres de la Famille Princière, ainsi que des Dignitaires, Officiers et Dames de la Maison de Leurs Altesses, on remarquait parmi les invités S. Exc. le Gouverneur Général, le Vice-Président du Conseil d'Etat, le Commandant et les Officiers de la Milice Nationale, M. Degola, Consul Général de la Principauté à Gènes, le Capitaine du Port, le Capitaine des Carabiniers et plusieurs Fonctionnaires et étrangers de distinction.

S. A. S. le Prince Albert, qui avait quitté Cadix le 30 novembre dernier sur le paquebot *Infante Isabelle*, est heureusement arrivé à l'île de Cuba le 19 décembre, après avoir touché aux Canaries et à Puerto-Rico.

Le Prince, se trouvant un peu souffrant, a passé quelques jours à la Havane avant de s'embarquer à bord du *Fernand Cortez*, mais, dès le 20, il a reçu la visite de l'Amiral commandant l'escadre de S. M. C. et des officiers composant l'Etat-major du navire auquel S. A. S. est destinée.

LL. AA. le Prince et la Princesse de Waldeck, en ce moment à Menton, sont venus avant-hier au Palais de Monaco.

George-Victor, Prince régnant de Waldeck-Pyrmont, né le 14 janvier 1831, a épousé la Princesse Hélène, fille de feu Guillaume, Duc de Nassau et sœur de la Princesse Oscar de Suède.

Enfin, nous avons eu de la pluie, et nos agriculteurs sont satisfaits. Pendant trois jours les nuages

ont voilé le soleil de Monaco, mais cet astre a reparu plus brillant que jamais.

Les flonflons du Carnaval ont résonné cette semaine à Monaco. On a secoué les vieux grelots de la folie. Il y a eu deux bals masqués; le premier, dimanche dernier à l'Hôtel de Russie, le second, lundi à l'Hôtel Bellevue. Ces deux réunions ont été très-animées et les danses n'ont cessé qu'au point du jour.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de la soirée artistique qui a été donnée hier dans les salons du Cercle des Etrangers par M. Levassor et M^{me} Teisseire.

M. Charles Yriarte, chroniqueur du *Monde Illustré*, a passé huit jours à Monaco.

LES ECURIES DU PRINCE.

Après deux ans de travaux suivis activement, les écuries du Prince sont enfin terminées, et nous pouvons aujourd'hui en donner une description complète.

Entre la partie nord du Palais et les remparts se trouve une première cour, donnant sur la place; une porte flanquée de deux demi colonnes doriques supportant un fronton interrompu, dans l'intervalle duquel est sculpté le blason des Grimaldi, conduit à une seconde cour, qui communique à la cour d'honneur par une porte monumentale, autrefois l'entrée principale du Palais, comme il résulte de cette inscription parfaitement conservée :

H. II

CRYPTOPORTICVM HANC

ET SI REGVM IMPERATORVM ET PONTIFICVM

MAXIMORVM INGRESSV DECORATAM

TAMEN TANTÆ MOLIS VASTITATI ANGVSTAM

AMPLIFICAVIT ILLVSTRAVIT EXORNAVIT

ANNO SALVTIS MDCXXXII.

Deux autres portes cintrées ont été percées dans l'ancienne courtine. L'une, celle de gauche, donne accès à de vastes remises pouvant contenir un grand nombre d'équipages. Par l'autre, celle de droite, on pénètre dans une cour vitrée, destinée au service, et sur laquelle s'ouvrent les selleries d'ex-

position et de travail, ainsi que les magasins à fourrages.

Des pilastres et des arcades alternées de pierres et de briques décorent élégamment les murs.

Les deux selleries d'exposition, appelées l'une sellerie de poste et l'autre sellerie anglaise, sont parquettées en chêne dit point de Hongrie. Sur les lambris de chêne de la première sont fixés les portelles et les porte-harnais avec leurs cuivres.

La sellerie anglaise est à peu-près pareille à la précédente, mais on y trouve en plus des porte-bridés et des porte-mors, le tout en cuivre.

La sellerie de travail, dallée en pierres et lambrissée, est très spacieuse: on y voit une grande quantité de porte-selles et harnais, de crochets pour nettoyer les mors et les brides, et de larges tables en chêne entourées d'escabeaux.

En quittant cette cour on passe dans le vestibule des écuries, également couvert par un chassis vitré reposant sur quatre nervures en fonte découpée à jour. Les murs sont ornés de pilastres, supportant une corniche avec tables et moulures.

L'écurie est disposée de façon à conserver une température à peu-près la même en toute saison. Elle se compose d'un vaste rectangle, non compris l'espace occupé par les boxes. Dix-huit colonnes de fonte, couronnées de chapiteaux à consoles et reposant sur des dés en pierre, soutiennent cent-douze arceaux pareillement en fonte, placés en diagonale et formant l'ossature d'une série de vingt-huit voûtes d'arête décorées de plates-bandes, tables et filets. Dans ces voûtes, au-dessus de l'allée principale et de l'allée des boxes, sont ménagés des jours éclairant l'écurie. Deux rangées de stalles séparées par des cloisons en chêne, avec consoles à jour et grilles dans le vide de la découpe, à la hauteur de la tête du cheval, sont alignées à droite et à gauche de l'allée principale située dans l'axe de la porte d'entrée de l'écurie. Au fond de chaque stalle se trouve une mangeoire en marbre blanc provenant de Carrare. Au-dessus est un ratelier à traverses de bois et barreaux cintrés en fer. Un fort anneau de cuivre est placé immédiatement au-dessous du ratelier. De chaque côté de la mangeoire est un conduit en fonte, partant du sol, échancré par le bas et couronné d'une ouverture ou chapiteau en cuivre, qui est destiné à recevoir les longes. Chaque poteau de tête de stalle et chaque colonne sont garnis en outre, à la même hauteur, de colliers en cuivre avec deux anneaux et un porte-bridés aussi en cuivre et de chaînes en acier.

La série de stalles de droite, qui se termine à l'ali-

gnement de la troisième rangée de colonnes, est fermée par une cloison en chêne et séparée des boxes par une allée de plus de deux mètres.

La façade des boxes se compose de cinq arcades à plein cintre avec archivoltes et s'appuyant sur des piliers surmontés de chapiteaux moulurés. Ces boxes sont couverts par des voûtes d'arête, séparées par des arcs doubleaux au droit des piliers et ornées de la même manière que les voûtes de l'écurie. Entre les piliers se trouve une cloison en chêne avec grilles dans la partie haute. Une porte à deux vantaux s'ouvre dans le milieu de cette cloison. A droite et à gauche, au fond de chaque box, il y a deux mangeoires en marbre semblables à celles des stalles bien que plus petites. Une plaque de marbre blanc est fixée au-dessus de toutes les mangeoires. Un râtelier occupe le milieu de la partie haute du lambris au fond de chaque box.

Les murs de l'écurie sont recouverts de lambris en chêne d'une égale hauteur ; les portes sont du même bois.

A droite, au fond de l'écurie, sont ménagées deux pièces destinées aux hommes de veille, qui peuvent d'un coup d'œil se rendre compte de ce qui se passe sans sortir de leurs chambres.

On remarque deux immenses coffres à avoine et de vastes bancs à dossier en chêne sculpté, placés le long des murs.

Le bâtiment occupé par les gens attachés au service de l'écurie est le prolongement en retour d'équerre de la galerie du nord du Palais; on s'y rend par deux escaliers spéciaux.

Un égout construit sur le modèle de ceux des petites rues de Paris circule dans toute la longueur de ces constructions.

Les cours, écuries et dépendances sont dallées en pierres de la Spezzia : elles sont brillamment éclairées au gaz.

Quand les écuries seront ouvertes aux visiteurs, ce ne sera pas la partie la moins curieuse de ce Palais déjà si plein de richesses de toutes sortes.

Les plans et dessins sont dus à M. Blaise, ingénieur civil et à M. André Lecomte, qui a dirigé les travaux.

La menuiserie de luxe et la serrurerie viennent de Paris ; la maçonnerie a été faite par M. Notari, entrepreneur de Monaco.

Aujourd'hui c'est M. Adrien Marx qui raconte dans le *Figaro* ses impressions de voyage à Monaco. Nous regrettons que le cadre de notre feuille ne nous permette pas de reproduire en entier sa première LETTRE DU PARADIS dont nous donnons un fragment.

LETTRES DU PARADIS

Monaco, le 8 janvier 1867.

Lorsque j'habitais l'hôtel des Grès, d'orangeuse mémoire, je jetais régulièrement deux sous à une pauvre femme qui s'en venait, tous les jeudis, chanter dans la cour de mon domicile une romance commençant ainsi :

Tu fumeras ta cigarette
Dans les grands bois de citronniers!

Comme la virtuose regardait obstinément ma fenêtre en dégoisant ce dystique enchanteur je m'imaginai que sa cavatine n'était autre qu'une prédiction à mon endroit et je me surpris plus d'une fois, murmurant après son départ :

— Il paraît que je fumerai ma cigarette dans des grands bois de citronniers!

Si j'exhume ce souvenir entre tous mes souvenirs, c'est qu'au bout de dix ans, la prophétie de la chan-

teuse s'est réalisée — c'est qu'à l'heure où je trace ces lignes, mes lèvres pressent amoureusement une cigarette dont la fumée monte dans les rameaux d'un citronnier colossal, au pied duquel je suis couché à la façon de Tityre.

Perdu au plus épais du *grand bois* promis, je tâche de fixer sur mon carnet (les pipeaux du journaliste!) mes sensations, mes impressions ou mes enthousiasmes... mais des accidents mignons surviennent qui m'en empêchent. Tantôt, c'est une orange qui se détache des branches d'alentour, et foule dans sa chute les violettes épanouies sur le sol; tantôt, c'est une guêpe qui en veut aux jonquilles de mon teint; tantôt c'est mon voisin — un aloès monstrueux — qui enfonce ses griffes dans mon pourpoint de coutil; tantôt, enfin, c'est Phœbus qui, pour m'aveugler, troue mon berceau parfumé de ses flèches d'or!

Bref, je suis à Monaco, sur un promontoire béni de la Providence, loin des nullités tapageuses, loin de la boue, loin des souhaits menteurs, loin des cartes de visites — près de tout ce qu'il y a de vrai et de beau en ce monde, près de la lumière, près des fleurs, près de la Méditerranée!

Arrivé ici un matin de l'an passé, à dix heures, on m'a donné, à l'hôtel de Paris, une chambrette dont la croisée était ouverte au large; j'ai voulu voir la vue et j'ai poussé un cri d'admiration... A vingt pas de moi, entre deux palmiers, m'est apparue la mer — une mer étonnante dont le bleu tranchait sur l'azur ensoleillé d'un ciel limpide. En me penchant à la fenêtre, j'ai aperçu la lame qui déferlait à intervalles égaux et cadencés contre les assises du roc, en haut duquel l'auberge est juchée. Cinquante mètres me séparaient du fond de l'abîme et pourtant il m'a semblé qu'avec un peu de bonne volonté, je parviendrais à fouetter de mes mains l'écume des vagues et à favoriser la marche des barques du golfe en soufflant dans leurs voiles triangulaires.

Croirait-on qu'au sein de cette atmosphère balsamique, et en face de ce panorama saisissant, croirait-on que certaines natures persistent dans le prosaïsme et dans la gouaillerie? Hier nous avons, — deux confrères et moi, — opéré l'escalade d'un rocher, des fentes duquel émergent les lances charnues de mille plantes grasses. L'aîné de mes camarades d'ascension s'est arrêté devant un cactus gigantesque, et m'a demandé « si ça se mangeait à la poivrade, quand c'était petit? »

L'autre c'est assis sur un tertre, dans un massif de citronniers aux troncs noueux.

Sous l'effort de la brise, un citron a quitté sa tige et est tombé sur ses genoux. Il s'en est emparé d'un air satisfait, et comme nous le priions de nous suivre sans retard :

— Un instant, nous dit-il, j'attends les huitres!

Je ne compte pas vous décrire les merveilles du pays, ni ses ressources, ni la douceur de son climat. Pour vous édifier sur ce point, lisez les pages charmantes consacrées par mon éloquent ami Gonzalès à ce paradis qui est aujourd'hui tel qu'il le vit il y a dix ans. Comme mon confrère, je tiens pour le plus heureux souverain du globe le prince qui règne sur cette langue de granit, et je laisse à d'autres le soin de railler ses canons oisifs, ses boulets rouillés, et sa milice clairsemée. J'estime que les engins belliqueux — quels qu'ils soient — sont déplacés sur un rivage où les ennemis les plus redoutables sont les papillons et les moustiques. A-t-on besoin de soldats là où la rébellion et l'ambition sont inconnues? Faut-il un arsenal dans une ville où les moyens de défense se réduisent à un flacon d'ammoniaque? Que faire de gendarmes dans une contrée vierge de méfaits?

ADRIEN MARX.

On lit dans le *Sémaphore* :

Un des écrivains les plus distingués de notre presse légère, M. Ernest Lejourdan, vient de publier une charmante nouvelle au titre *Le Cheva-*

lier de Villiers. C'est une étude sur les mœurs galantes et littéraires du 17^e siècle, sur Ninon de Lenclos, sur la société d'élite que cette beauté célèbre réunissait dans ses salons où venaient briller tour à tour Condé, Richelieu, Choiseul, Molière, La Rochefoucauld, Saint-Evremond, et plus tard le jeune Arquet, à qui Ninon légua sa bibliothèque. M. Lejourdan a, de sa plume délicate, retracé les principaux traits de ses aimables physionomies. Les amoureux que la belle Ninon compte encore, remercieront le jeune écrivain d'avoir évoqué ces brillants souvenirs, cette chère mémoire, dans un temps où les traditions de la galanterie spirituelle ont complètement disparu, et où Ninon, remplacée par M^{lle} Turlurette, préfère à la conversation de Saint-Evremond ou de Molière les chansons du jour, comme *le Sapeur* et *C'est dans le nez que ça me chatouille*.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Bruxelles, le 17 janvier 1867.

Un temps, heureusement très-favorable, a présidé aux réceptions du jour de l'an. Aussi une affluence de monde vraiment extraordinaire se pressait à la Cour. Sous l'ancien Roi, tout était terminé vers trois heures, ce n'est que vers quatre heures que les personnes présentées ont été reçues. Mais aussi que d'autorités de tout genre! Que de personnages, soit en retraite, soit encore en fonctions! L'âge n'a arrêté personne, et pour n'en citer qu'un exemple, je dirai qu'à la tête des officiers de l'armée on voyait le général de Wauthier et le général du Val de Beaulieu, tous deux octogénaires ou peu s'en faut. Le Roi a été d'une gracieuseté vraiment royale; il a tenu à adresser pour ainsi dire à chacun quelques mots dénotant à quel point il se préoccupe de tous les intérêts publics et privés du pays. La Reine paraissait un peu fatiguée; mais elle avait une toilette splendide, qui attirait tous les regards; la robe de moire grise qu'elle portait était admirable, rehaussée par les nombreux diamants répandus sur toute sa personne; quant à sa couronne, je n'ai pas besoin de vous dire si elle était belle, tous les journaux en ont donné le détail, et je vous assure qu'ils n'ont rien exagéré.

Nos députés sont toujours en vacance, et la politique intérieure jouit d'un calme plat. Il n'en est pas de même de la politique extérieure. Le ton d'aigreur à l'adresse de la Belgique, qui a régné dans les derniers débats des Chambres hollandaises, a fortement impressionné nos régions officielles. On se préoccupe, surtout, de la déclaration faite par le Ministre des Affaires Etrangères de Hollande, qu'il sera bien difficile de maintenir la bonne harmonie entre les deux nations, dans le cas où M. Rogier resterait Ministre des relations extérieures.

La pluie de décorations de l'Ordre de Léopold, qui a sévi depuis quelques mois, a obligé le Gouvernement à augmenter de 7,000 francs le crédit annuel, de 40,000 francs, portés au budget des Affaires Etrangères pour ce service.

Le prix de revient du bijou distinctif est de 30 à 34 francs. Ce serait donc 500 décorations qu'on aurait distribuées depuis six mois. Quelle poussée de chevaliers!

C'est une chose singulière avec quelle facilité les institutions les plus respectables, celles fondées sur les choses les plus sacrées, se faussent, s'abâtardissent et s'éloignent progressivement de leur but primitif. Ainsi l'Ordre de Léopold, créé pour récompenser les services rendus à l'Etat, est prodigué depuis quelque temps avec la plus déplorable banalité et tend de jour en jour à devenir le salaire d'une foule de choses plus ou moins honnêtes.

On décore un fonctionnaire parce qu'un ministre a dîné chez lui et qu'il a trouvé son champagne bien frappé.

On décore un magistrat parce qu'il est le plus vieux, le plus stupide et le plus inutile de ses collègues.

On décore un député pour lui faire attendre patiemment le résultat de promesses qu'on lui a faites dans un moment de danger et qu'on ne peut tenir.

On décore un gouverneur pour le zèle qu'il a montré dans les tripotages électoraux, et pour les articles de fond qu'il a envoyés au journal de la province.

On décore un bourgmestre pour l'activité qu'il a déployée dans une visite ministérielle et pour les soins qu'il a mis à ce que le grand homme eût ses pantoufles au pied de son lit — son diner servi chaud — ses chevaux prêts, et autres menus services qu'on récompense dans la personne d'un valet de chambre en lui donnant un pourboire.

On décore donc partout les services rendus au pouvoir. — Quant à ceux rendus au pays, c'est une autre guitare !

Nous voudrions bien savoir qui portera et comment seront portées les douze décorations Japonaises que notre département des Affaires Etrangères a obtenues. On nous dit que ce sont de gigantesques Briarées, aussi affreux que lourds. Quand et où les exhibera-t-on ? — Parmi les décorations les plus drôles on cite les Sandwich que certains de nos personnages publics ont été heureux d'avalier. On nous en fait une description si abracadabrante que nous n'osons pas la reproduire.

On prétend qu'un officier dont on connaît la prodigieuse fécondité, encouragé par le brillant succès de sa dernière brochure, se propose d'en éditer une nouvelle dans laquelle il prouvera, jusqu'à la dernière évidence, que la Belgique n'a pas assez d'un quadrilatère. C'est trois quadrilatères qu'il faut à notre pays, s'il tient à conserver son autonomie. Les deux nouveaux quadrilatères seraient l'un à l'Ouest formé par Dixmudes, Ypres, Courtray et Deynze, l'autre au Midi par Charleroi, Philippeville, Dinant et Namur. O mon pays ! combien tu devrais être fier de tes enfants s'ils pouvaient inventer un quatrième quadrilatère à l'Est ! Espérons.

Le Conseil Communal de Bruxelles vient de statuer définitivement sur la concession des Théâtres de la Monnaie et du Parc. Cette concession a été accordée à M. Letellier, directeur actuel du Théâtre de la Monnaie. Nous ne pouvons qu'approuver cette décision qui nous paraît la plus conforme aux intérêts de la ville et à ceux du public.

En premier lieu, M. Letellier, le nouveau concessionnaire, a fait ses preuves ; nous avons en lui un directeur intelligent, zélé et capable. L'exploitation des deux principaux théâtres de la capitale ne laissera donc rien à désirer ; nous pouvons le prédire avec certitude, car le passé nous en répond.

Autre considération : l'entreprise du Théâtre de la Monnaie, entreprise indispensable à la capitale, n'était plus possible à l'avenir qu'à la condition d'une augmentation de subside. Or, la combinaison adoptée dispense la ville de nouveaux sacrifices.

M. Letellier trouvera, dans les bénéfices que ne peut manquer de lui procurer l'exploitation du Théâtre du Parc, la subvention qui lui était refusée, mais que la ville eût bien été obligée d'accorder soit à lui, soit à un autre concessionnaire, et qui, fort probablement se fut élevée forcément à un chiffre considérable. Il faut observer en outre que le public ne peut que gagner à voir une concurrence sérieuse s'établir entre M. Delvil, concessionnaire du Théâtre du Parc, et M. Letellier, concessionnaire du Théâtre de la Monnaie.

M^{lle} Déjazet va nous quitter, aussi le Théâtre du Parc est-il assiégé tous les soirs. Les Près St-Gervais, de V. Sardou, ont été fort applaudis et Déjazet avec eux ; la Belle Bourbonnaise surtout a fait un effet énorme ; on l'a applaudie, redemandée et finalement, la charmante chanteuse a été littéralement couverte de fleurs et de couronnes.

Le succès de *Crispino* a été immense au Théâtre de la Monnaie, grâce au mérite des interprètes. M^{lle} Marimon, MM. Jamet, Monier et Chapuis sont acclamés chaque soir avec enthousiasme.

L'opérette tient toujours la scène au Théâtre des Galeries St-Habert. Il semble cependant que son étoile commence à pâlir... Enfin ! rien n'est immortel !

Je me trouvais, l'autre jour, dans une réunion de personnes bien pensantes ; la maîtresse de la maison montrait à ses fidèles la photographie de l'un de ces courageux missionnaires qui vont courir des dangers de toute espèce en Cochinchine ; le personnage en question était représenté en costume chinois, costume à la faveur duquel on pénètre plus facilement dans les maisons et les cœurs des néophytes.

Une dame, dont la piété n'est pas suspecte, s'écria sans même regarder l'image :

— Je trouve indécent qu'on porte des sonnettes à son chapeau quand on remplit un rôle si sérieux.

— On voit, ma chère, que vous n'avez jamais vu que des magots ! dit la maîtresse de la maison.

GEORGES HENRI.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Amours de la Duchesse, roman. — *Blondes et Brunes*, poésies par CH. DIGUET.

J'avoue mon faible pour les récits invraisemblables quand ils sont ingénieusement contés ; aussi ai-je lu tout d'une traite le roman de M. Charles Diguët. C'est l'histoire d'un jeune poète qui, en plein 1864, est assez heureux pour rencontrer une duchesse au bal de l'Opéra. L'amour, comme bien vous pensez, se met vite de la partie. Tous deux, le poète et la duchesse sont épris comme Léandre et Phèdre, mais chastes comme Joseph et Suzanne. Dès le premier chapitre, le boudoir de la jeune femme devient le théâtre d'une scène très passionnée, très risquée, très périlleuse, une scène de corsage entrouvert, mais la vertu du jeune homme ne sombre pas dans cet abîme décollété. Après une pareille victoire, les deux amoureux peuvent impunément cueillir des paquerettes au bord des précipices ; ils résisteront à tous les vertiges et ne connaîtront jamais les voluptés de la chute ; faut-il les en louer ?

Ce roman est bien écrit, il abonde en détails ingénieux, il y circule une heureuse veine d'esprit et de poésie et, n'était le dénoûment un peu attristé par la mort de l'héroïne, on pourrait dire de ce récit : c'est invraisemblable et charmant comme un opéra-comique de Scribe ; il n'y manque que la musique d'Auber.

Après la prose les vers, comme après une comédie les couplets de la fin. Avec son roman, M. Diguët nous envoie un volume dédié aux parisiennes brunes et blondes ; c'est gracieux, léger et charmant comme les femmes pour lesquelles ce livre a été écrit. La phrase est aisée, parfois même un peu cavalière, ce qui ne déplaît pas. Certes, ces œuvres ne se piquent pas d'être sérieuses, mais l'auteur ne nous donne aujourd'hui que les fleurs de son printemps ; les fruits viendront plus tard dans la saison de la maturité. M. Diguët est encore dans cet âge heureux où l'on a le droit de ne donner que des espérances.

HYACINTHE GISCARD

La Gazette des Campagnes

4^e ANNEE

Directeur : M. LOUIS HERVÉ.

Cette excellente feuille, qui a acquis de si honorables sympathies chez tous les amis du progrès rural, est sans contredit le plus complet, le plus pratique et le plus populaire de tous les journaux agricoles.

La GAZETTE DES CAMPAGNES ne borne pas sa tâche à

populariser la science des bonnes cultures. Embrassant la vie rurale dans toutes ses branches qui sont solidaires avec le progrès agricole, elle s'attache à familiariser ses lecteurs avec les institutions qui ont pour but d'élever le niveau intellectuel, moral des populations rurales. Sous ce rapport elle est justement estimée des maires, des curés, des notaires, des juges de paix, de tous les hommes qui s'occupent des affaires publiques, et des propriétaires ruraux en même temps que des agriculteurs. — SIX FRANCS par an. 52 numéros de 24 colonnes in-4^e. — Bureaux, quai des Grands-Augustins, 55, à Paris.

Chaque numéro contient : 1^o une CHRONIQUE GÉNÉRALE où sont exposées et discutées les affaires et les questions de toute nature à l'ordre du jour pour les campagnes ; 2^o une CHRONIQUE AGRICOLE où on traite des travaux agricoles, horticoles, vinicoles, etc., de la saison, avec des correspondances qui sont une conférence continue avec les abonnés ; 3^o des solutions de jurisprudence rurale ; 4^o des faits divers intéressants et instructifs ; 5^o un bulletin complet des halles et marchés servant de guide aux producteurs, pour la vente de leurs denrées.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 12 au 18 Janvier 1867.

NICE.	b. v.	Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
ID.	b. v.	Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	id.	id.	id.	id.	m. d.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	b. v.	Palmaria,	id.	c. Questa,	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.

Départs du 12 au 18 Janvier 1867.

NICE.	b. v.	Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
MENTON.	b.	Assomption,	italien,	c. Gazzia,	charbon
NICE.	b. v.	Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	b. v.	Palmaria,	français	c. Questa,	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.	id.	id.

Casino de Monaco.

Dimanche 20 janvier 1867

CONCERT

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Marche (<i>Hoczeitmarsch</i>)	MENDELSSOHN.
Ouverture du <i>Toréador</i>	ADAM.
Chœur d' <i>Ernani</i>	VERDI.
Polka (<i>Etwas Kleines</i>)	STRAUSS de Vienne.
<i>Le Réveil du Lion</i> , caprice	DE KONSTKY.
Ouverture de <i>Zerline</i>	AUBER.
Valse (<i>Reisebilder</i>)	RESSEL.
Galop de poste	ALBRECHT.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTES : MM. DELPECH, Cornettiste.
OUDSHOORN, violoncelliste.

Marche aux flambeaux (n ^o 1)	MEYERBEER.
Ouverture de <i>Rosamunde</i>	F. SCHUBERT.
<i>Nebelbilder</i> (les images des nuages)	LUMBYE.
fantaisie	
Grand air de <i>la Juive</i> , (4 ^e acte)	HALÉVY.
exécuté par M. Delpech	
Ouverture de <i>la Chasse du jeune Henri</i>	MÉHUL.
Fantaisie sur des motifs du <i>Barbier de Séville</i> , exécutée par M. Oudshoorn	SERVAIS.
Valse (<i>Thermen</i>)	GUNG'L.
<i>Sturm-galop</i>	KÉLER BÉLA.

Mardi 22 Janvier 1867

Concert Vocal & Instrumental

DONNÉ PAR

M^{ME} CARRÉ

Centatrice de Paris,

M. BEZEKIRSKY

Violon de la Chapelle Impériale de Moscou

avec le concours de l'Orchestre sous la direction de M. LUCAS.

PREMIÈRE PARTIE.

- Ouverture de *Sémiramis*. ROSSINI.
- Fantaisie-Caprice*, exécutée par M. Bezekirsky VIEUXTEMPS.
- Grand air du *Concert à la Cour*, chanté par M^{me} Carré AUBER.
- Fragment de la *Statue* E. REYER.
- Arioso du *Prophète*, chanté par M^{me} Carré MEYERBEER.

DEUXIÈME PARTIE.

- Ouverture de *Rienzi* (1^{re} audition) R. WAGNER.
- (a) *Mazurka*, composée et exécutée par M. Bezekirsky BEZEKIRSKY.
- (b) *St. Patryck's day*, mélodie américaine burlesque, exécutée par M. Bezekirsky VIEUXTEMPS.
- (a) *Sérénade*, chantée par M^{me} Carré, avec accompagnement de violoncelle par M. Oudshoorn GOUNOD.
- (b) *La prière à St^e. Catherine*, chantée par M^{me} Carré LHUILLIER.

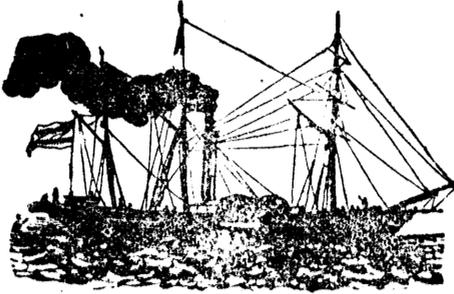
Bulletin météorologique du 13 au 19 janvier 1867.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
13 Janvier	748 60	6	11 4	7 6	88	couvert
14 —	747 8	7	15	11 3	97	id.
15 —	742 80	10 5	13	12 8	98	id.
16 —	742 36	5 2	7	6 6	82	id.
17 —	731 41	1	6 6	3 5	61	serein
18 —	748 44	2	10	8 8	76	couvert
19 —	782 8	6 5	13	11 5	41	serein

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 4 h. 1/2 du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} Novembre 1866 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante:

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES JOURS.

De Nice à 10 heures du matin; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux: à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir. 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places: fr. 4 50 — à Monaco, place du Palais; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

Chemins de Fer de Paris Lyon et à la Méditerranée.

HEURES DES DÉPARTS ET DES ARRIVÉES.

De Nice à Marseille.		De Marseille à Nice.		De Marseille à Lyon.		De Lyon à Marseille.		Départs de Lyon à Paris.	
Départ.	Arrivée	Départ.	Arrivée	Départ.	Arrivée	Départ.	Arrivée		
Omn. 6 45 m.	2 58 s.	Omn. 7 40 m.	3 06 s.	Omn. 7 * m.	7 53 s.	Exp. 5 20 m.	midi.	Matin. — 5 20; — 7 h. (Express); — 8 35, s'arrête à Mâcon; — 10 05; — 11 h.	
Omn. 10 30 m.	6 30 s.	Omn. 12 45 s.	6 17 s.	Exp. 11 30 m.	7 25 s.	Exp. 7 30 m.	3 40 s.	Soir. — 2 h., s'arrête à Dijon; — 6 h., s'arrête à Mâcon. — 7 45, Express; — 8 h. 5, Express — 8 h. 35 — 8 55, s'arrête à Mâcon; — minuit.	
Omn. 1 30 s.	9 50 s.	Omn. 4 20 s.	8 27 s.	Omn. midi	11 20 s.	Omn. 8 * m.	7 * s.		
Exp. 3 20 s.	9 05 s.			Exp. 10 * s.	6 15 m.	Omn. 10 30 m.	10 28 s.		
				Omn. 10 50 s.	8 55 m.	Omn. 4 10 s.	4 08 m.		
						Omn. 8 * s.	7 03 m.		
						Exp. 10 43 s.	6 47 m.		

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL BELLEVUE, rue des Briques, 23. — Table d'hôte. — Pension. — Services particuliers.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'HIVER 1866-67.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE, à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT DHERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord: sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de LYON en seize heures; de MARSEILLE en six heures.